

13 septembre 1950

LE TEMPS DES CROISADES A NOS JOURS

Au pays des Croisades, on n'a plus pour cette suite d'entreprises sacrées qu'un souvenir apaisé : le souvenir de luttes passionnées ayant pour premier mobile l'esprit ; où les reliques comptaient plus que les pesants d'or, et d'où le nom de Saladin est sorti aussi glorieux que le nom de Godefroy.

Voilà sept ou huit siècles que maints barons de l'épopée franque dorment en terre d'Asie leur dernier sommeil ; et, avec eux, une partie du bon peuple qui les suivit ; comme dit Péguy, « la piétaille ». Mais leur visage se retrouve sur les rivages embaumés et dans la montagne où le sort des sept ou huit générations d'Occident fut de vivre et de mourir.

Il y a longtemps que la Chrétienté et l'Islam se sont donnés en Terre sainte une fraternelle accolade. Tant de rançons furent payées de part et d'autre que tout paraît maintenant racheté. La défense des sanctuaires à présent se traduit par une défense commune de l'esprit. Les Libanais, dans la variété merveilleuse de leur foi, prennent leur part de cette grande affaire.

Ce ne sont plus ceux de la Croisade qui s'écrient : « Dieu le veut ! » ; c'est la diversité de ceux qui croient, la masse de ceux qui espèrent.

Au Liban, comme en Palestine, comme partout de ce côté de la mer, le passé est tout vivant. En remontant la côte, depuis le Carmel jusqu'au niveau de l'extrême pointe de Chypre, c'est le nom des seigneuries et des comtés francs qui surgit, ce sont les mots de la langue « élue » qui s'éveillent et qui chantent, ce français doux à l'oreille, si mesuré et si clair ; et c'est l'écho de la vie d'autrefois qui revient.

Pendant deux siècles à peu près, de 1100 à 1291, les « sires de Baruth » se sont appelés de Guines, Brisebarre, d'Ibelin ; de même, on eut longtemps Onfroi au Toron (Tibnîn), Montfort à Tyr, Garnier, Renaud et Balian à Sidon, Embriac à Giblel (Gebeil), St Gilles à Tripoli. M. René Grousset a raconté cela, tout au long, avec un art d'évocation saisissant. Avant Tripoli on a Belmont, puis en Syrie, le Chastel-Blanc, Tortose, le Crac et tant de lieux, qui, dans les bruyères du matin et les brises du soir, font encore chanter leurs syllabes sonores.

Les Libanais et d'autres Méditerranéens d'Asie n'oublient pas que, souvent, les châtelaines du temps de l'épopée, furent des Libanaises, des Syriennes, des Palestiniennes, des Arméniennes. Ils gardent à ces aïeules une part de leurs amours.

Un tel passé, en vérité, nul ne le pourrait abolir. Et les pays arabes du Proche-Orient maritime n'ignorent pas ce qu'ils doivent eux-mêmes aux contacts, souvent violents mais chevaleresques toujours, du temps où les Ayyoubides et les Francs qui, parfois, firent alliance contre le Seldjoucide, entretenaient (quand ils se délaissaient de leurs guerres) des rapports si courtois et gracieux. La Croisade, ce n'est pas l'intolérance, c'est la politique qui l'a tuée.

Le Liban indépendant d'aujourd'hui est un pays où l'on se souvient. Il sait trop les bienfaits de la liberté pour rejeter ceux d'une parenté spirituelle dont son histoire est remplie. Les Libanais s'honorent de chérir un passé le long duquel furent prononcés si souvent des mots d'amour. Ils n'ont pas cessé de voir le grand destin de la France dans l'univers.

On parle le français au Levant au moins depuis Thibaut de Champagne et Joinville. M. Pasteur Vallery-Radot et M. Pierre Benoît venus à Beyrouth l'un avant l'autre, cette année, ont témoigné noblement de la pérennité de la tradition.

A côté de la langue maternelle, cette somptueuse langue arabe aux musiques puissantes, on parle au Liban toutes les langues qu'appellent la géographie et le goût des voyages. Mais, par l'effet de la coutume, et par la vertu d'une culture éminente dont la France, la première, assure la présence, c'est le français qui, en Proche-Orient, (honne soit qui mal y pense !) est et restera le moyen de conversation naturel avec le reste de l'univers.